

PIERRE
ET
CLAUDINE



OU

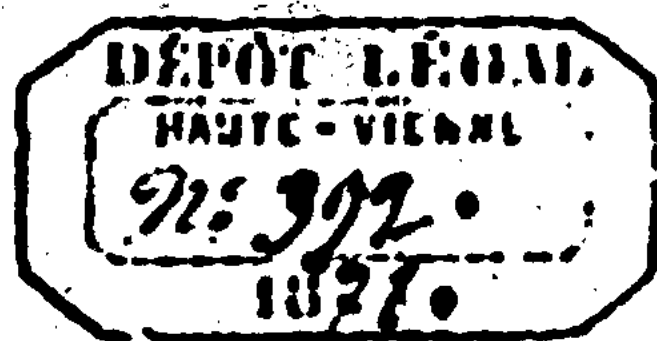
LES DEUX PETITS SAVOYARDS

TRADUIT DE L'ALLEMAND D'AMÉLIE SCHOPPE

PAR M. GÉRARD.



LIMOGES
EUGÈNE ARDANT ET C^{ie}, ÉDITEURS.



au marché : on les considérait plutôt comme la propriété des enfants, qui, comme le disait le bon-papa Philibert, devaient avoir quelque chose pour s'amuser.

La précieuse pomme de terre, aujourd'hui servie sur toutes les tables et jadis dédaignée, croissait dans le jardin avec quelques légumes, et constituait, avec un peu de fruits et le petit troupeau de chèvres, toute la richesse de la famille.

On préparait avec le lait des chèvres du fromage que l'on vendait dans les villes et dans les villages ; le produit de cette vente servait à acheter de la farine, du sel, du beurre et des étoffes grossières. Leurs besoins n'allaient pas au-delà, et malgré la frugalité de leur vie ils étaient non-seulement sains et bien portants, mais encore contents de leur sort. Leurs chevreaux leur fournissaient de la viande, et parfois Beppo, qui était un chasseur habile, y ajoutait une pièce de gibier, très abondant dans les montagnes, ce qui leur causait toujours une grande joie.

Les jours de fêtes et les dimanches, le troupeau restait à l'étable, et les deux enfants jouissaient de la société de leurs parents, qui ne restaient que rarement avec eux. Beppo montrait à Pierre

à faire des flûtes avec des roseaux et de l'écorce d'arbre, à tresser de jolis paniers et à faire des lacels pour prendre les grives et d'autres oiseaux; il lui avait fait une petite cabane pour sa marmotte, qui était si privée qu'elle venait à la voix; il lui montrait à jouer de jolis airs, que Pierre apprenait à son bouvreuil, qui sifflait déjà la gaie chanson des Savoyards. Il allait se promener avec eux dans la montagne et leur apprenait à connaître les herbes médicinales dont les montagnards, trop pauvres pour payer un médecin, se servent souvent avec succès. En un mot, les journées que Pierre et Claudine passaient avec leurs parents, étaient pour eux non-seulement agréables, mais encore instructives; car si Pierre recevait de son père des leçons salutaires, Claudine, de son côté, était formée par sa mère aux soins du ménage, et apprenait d'elle tous les travaux propres à son sexe.

En hiver, le peu de jours pendant lesquels la famille était réunie, se passait avec autant d'assiduité et de plaisir que pendant l'été. Il tombait souvent tant de neige qu'on ne pouvait mettre le pied hors de la chaumière; mais, malgré la rigueur de l'hiver, on ne souffrait pas du froid; car Beppe avait soigneusement bouché avec de

lage, et ce bon animal paraissant deviner l'intention des enfants, se coucha dans l'herbe auprès d'eux. Claudine passa ses bras autour du cou de la blanche chèvre, et la flatta doucement de la main.

Les deux pauvres orphelins restèrent longtemps assis avec tristesse sous l'ombrage du châtaignier; ils s'entretenaient de leurs parents, que Dieu avait rappelés vers lui, et qu'ils ne devaient jamais revoir sur cette terre; de leur grand-père qu'ils devaient abandonner quand son âge réclamait leurs soins; de leur arbre favori; des ceps aux doux fruits que leur grand-papa avait plantés le jour de la naissance de leur infortuné père; de Lilia; du bouvreuil qui sifflait si joliment la chanson des montagnes; de leur marmotte qui ne fuyait pas, quoiqu'elle fût en liberté, et de toutes leurs jouissances qu'il leur fallait abandonner à jamais. Ces douloureux souvenirs faisaient couler leurs larmes; mais ces pleurs soulaçaient leur cœur oppressé.

Stéphano, qui avait conclu son marché avec Philibert, et était sur le point de retourner vers son père, s'avança vers les enfants, qu'il exhorta au courage, et leur dit que, quoiqu'il eût acheté leur chaumière et ce qu'elle contenait, ils pou-

vaient en emporter, outre leurs vêtements, ce qui leur convenait le mieux.

— Que vous êtes bon, cher Stéphanol s'écrièrent les enfants.

— Il n'y a rien dans cette action qui mérite un tel compliment, dit Stéphano avec modestie; n'en feriez-vous pas autant si vous étiez à ma place? Faites un paquet de tout ce qui vous convient.

— Jo ne puis mettre Lilia dans mon paquet, dit Claudine avec timidité; cependant ce serait elle que j'aimerais le mieux à conserver.

— Cela est vrai, dit Stéphano en souriant; mais elle peut te suivre. Quand il te sera devenu impossible de la garder, tu la vendras; et tant qu'elle restera dans la montagne, elle trouvera de la nourriture

— Parlez-vous sérieusement, mon bon Stéphano, dit Claudine en essuyant ses larmes?

— Oui, mon enfant.

— Pourrai-je aussi emporter mon bouvreuil? demanda Pierre.

— Sans doute, mon ami, mais comment feras-tu?

— Vous avez raison, car il est farouche, et il s'envolerait aussitôt qu'il se verrait en liberté.

Jo serai déjà si chargé que je ne puis guère penser à l'emporter dans une cage. Tenez, gardez-le; mais promettez-moi d'en avoir soin.

— Je te le promets, mon cher Pierre; autre chose te ferait-il plaisir?

— Ma chère petite marmotte; mais il faut qu'elle reste ici.

— Je ne puis, dans cette circonstance, t'être d'aucun secours; cherche autre chose de plus portatif, tu as encore le temps. En disant ces mots, il prit congé des enfants, qui rentrèrent dans la chaumière, auprès de leur grand-père, avec lequel ils ne devaient plus rester que peu de jours.

— Vous voilà, mes enfants, leur dit le vieillard en paraissant sortir de réflexions pénibles.

Les enfants s'assirent à ses côtés et prirent tendrement ses mains sans proférer une parole.

A peine furent-ils assis que la charitable veuve qui devait prendre soin de Philibert entra.

— Pardonnez-moi si je vous dérange, dit-elle avec timidité au vicillard.

— Soyez la bien-venue, ma chère Pstelle; qu'apportez-vous dans ce panier?

— O le bon Stéphanon ! s'écria Claudine en les apercevant, il m'amène Lilia.

— Tiens, Claudine, lui dit Stéphanon quand il les eut rejoints, je t'amène ta chèvre, que tu voulais qui te suivit.

— Oh ! que vous êtes bon, Stéphanon ; le chagrin me l'avait fait oublier.

— Mon cher Pierre, dit Stéphanon au jeune garçon, j'apporterai ton bouvreuil à ton grand-papa, qui se rappellera de vous quand l'oiseau sifflera sa jolie chanson. Quant à ta marmotte, je la garde ; elle ne manquera de rien chez moi.

En disant ces mots il s'éloigna rapidement, car il n'aurait pu résister plus longtemps à son émotion : il se rappelait son départ des montagnes, et ce souvenir le faisait encore tressaillir. Lilia suivit en bondissant sa jeune maîtresse ; elle s'arrêtait seulement de temps en temps pour brouter quelques jeunes plantes aromatiques : sa gaieté dissipa un peu la tristesse des enfants, dont les larmes se séchèrent.

Il descendirent alors dans la riante vallée où se trouvait la chaumière d'Estelle, au milieu de quelques autres. Il y avait aussi là une petite chapelle entourée d'un cimetière où reposaient les restes des parents de nos enfants. Le vieil-